

Liaison

Où en est le Théâtre populaire d'Acadie après 30 ans de création? : Portrait d'une compagnie théâtrale en plein essor

Sylvie Mousseau

Numéro 139, printemps 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/40692ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mousseau, S. (2008). Où en est le Théâtre populaire d'Acadie après 30 ans de création? : Portrait d'une compagnie théâtrale en plein essor. *Liaison*, (139), 8–9.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Où en est le Théâtre populaire d'Acadie après 30 ans de création ?

Portrait d'une compagnie théâtrale en plein essor

SYLVIE MOUSSEAU



Le filet

Photo : Maurice Arsenault



Maurice Arsenault

Photo : Jean-Pierre Caissie

C'ÉTAIT EN 1974... Le besoin d'une compagnie de théâtre professionnel francophone au Nouveau-Brunswick commençait à se faire sentir de plus en plus. Cent productions plus tard, le Théâtre populaire d'Acadie (TPA) a élargi considérablement son mandat. D'une petite troupe, la compagnie est devenue un diffuseur, un lieu d'accueil, un producteur d'événements et un centre de création artistique majeur.

Depuis sa fondation par Réjean Poirier, le TPA a créé plus de 100 productions originales. Dès le début, la compagnie s'est installée à la Boîte-Théâtre, à Caraquet. Au cours des dix années qui ont suivi sa fondation, le théâtre a confirmé son statut de compagnie provinciale en créant un réseau de tournée au Nouveau-Brunswick. Il s'agit de la seule compagnie de théâtre francophone en Acadie à organiser des tournées dans les Maritimes de façon régulière. « La masse critique n'était pas suffisante et elle ne l'est pas encore pour que la compagnie puisse fonctionner uniquement en salle fixe, sauf peut-être durant l'été », explique le directeur actuel du TPA, Maurice Arsenault.

C'est la production *Louis Mailloux*, de Calixte Duguay et Jules Boudreau, qui a vraiment lancé la compagnie. Elle a connu un véritable succès qui a permis d'assurer la crédibilité du théâtre. Mais la vie n'a pas toujours été facile pour le TPA. Il y a eu des moments difficiles comme l'incendie du Vieux Couvent, à Caraquet, où il était logé. La compagnie a alors perdu toutes ses archives. Par la suite, elle a dû trouver des moyens de se solidifier. Elle est maintenant gestionnaire d'une nouvelle salle de spectacle de 280 places et se sert de la Boîte-Théâtre comme lieu de création, de formation et d'expérimentation.

Le défi de la création

À la barre de l'organisme depuis un peu plus de deux ans, Maurice Arsenault mise sur la qualité, l'originalité des spectacles et l'émergence d'une dramaturgie acadienne. Le TPA a toujours offert un mélange de créations originales, d'œuvres du théâtre contemporain et de textes issus du répertoire classique. Le pourcentage a varié en fonction des orientations de chacun des directeurs artistiques en place. Le directeur actuel (le cinquième en poste) privilégie les textes originaux qui émanent de l'Acadie. Quatre des sept productions mises à l'affiche en 2007 ont été des productions du Théâtre populaire d'Acadie; il s'agissait soit de reprises, soit de nouvelles créations. Parmi les nouveaux textes, *Le Filet*, de Marcel-Romain Thériault a trouvé écho dans la collectivité. « La création est plus risquée, mais en même temps je pense qu'elle est essentielle. C'est souvent dans la création que les gens vont se retrouver, s'identifier, et ça m'apparaît fondamental qu'on en fasse », affirme Arsenault.

En mars, la compagnie présentera une autre création, un texte de Marie Cadieux intitulé *Tenter le destin*. Selon le directeur, le grand défi de la création c'est l'incertitude. Quand un auteur commence à écrire, on ne sait pas le temps que cela lui prendra pour mener à bien son projet. « Nous avons compris que pour faire de la création, il faut s'y prendre très longtemps à l'avance. Habituellement, deux ou trois années s'écoulent entre le début d'un projet et le moment où il va être monté et présenté. C'est pour ça qu'on privilégie la recherche en laboratoire. Je ne vais pas créer un nouveau texte sans qu'il soit fini, mûr et prêt

pour la scène, parce que nous voulons maintenir un bon niveau de qualité.»

D'après Maurice Arsenault, les créations théâtrales acadiennes actuelles reflètent davantage la vie contemporaine, alors qu'à une certaine époque, les spectacles historiques étaient légion. Qu'il suffise de penser à des œuvres comme *Le Filet*, *Novecento*, *Conte de la Lune* et *Murmures*. Trouver des textes acadiens n'a pas toujours été une tâche facile. Il y a très peu de dramaturges en Acadie. C'est pour cette raison que les compagnies de théâtre, tant à Moncton qu'à Caraquet, prennent des initiatives pour encourager l'écriture dramatique, comme des résidences d'artistes, des laboratoires de création, des ateliers d'écriture et un festival de mise en lecture. «C'est peut-être l'écriture la plus difficile qui existe. Je sens qu'il y a quand même un virage et qu'il y aura de plus en plus d'auteurs qui vont écrire, à cause, entre autres, de la formation davantage accessible.» À cet égard, il ne faut pas négliger l'apport du département d'art dramatique de l'Université de Moncton, qui a contribué à l'émergence d'une dramaturgie acadienne.

Le TPA s'associe de plus en plus à d'autres compagnies de théâtre pour produire des spectacles. Certains comédiens diront peut-être que cela leur enlève du travail, mais en fin de compte, Maurice Arsenault est convaincu que les coproductions ont un impact positif sur le développement du théâtre acadien. «Cela a l'avantage de mettre en lien nos créateurs avec ceux d'ailleurs, mais aussi de nous donner accès à de nouveaux publics et d'allonger la durée de vie de nos spectacles.» Il cite en exemple *Grace et Gloria*. La coproduction a permis à la pièce de connaître 150 représentations au lieu de 20. «C'est vrai que souvent il y a moins d'acteurs d'ici parce qu'il y en a d'ailleurs, mais ils jouent dix fois plus longtemps.» Avec les coproductions, le TPA s'est ouvert la porte du Gala des Masques. Au cours des dernières années, la troupe a remporté trois Masques. «D'une part, il y a la qualité; d'autre part, pour deux de ces masques nous étions en coproduction avec une compagnie québécoise ce qui nous donnait accès à tous les prix, alors que normalement nos productions sont juste jugées dans la catégorie production franco-canadienne.»

Diversité des activités

Première compagnie de théâtre de langue française au Nouveau-Brunswick, le TPA s'est taillé une place importante sur la scène théâtrale au Canada. Même si la compagnie accueille de plus en plus de productions de l'extérieur, elle n'abandonne pas la création. Mais maintenant qu'elle a une salle de spectacle de 280 places à gérer, elle n'a pas d'autre choix que de diversifier ses activités. «Je trouve ça intéressant d'apporter des spectacles pour élever la barre, non seulement pour le public, mais pour le milieu théâtral d'ici et pour montrer des formes de jeu différentes.»

Au cours de la présente saison artistique, 13 productions ont été présentées par le TPA. L'été dernier, la troupe a organisé son premier Festival de théâtre tout public qui deviendra à compter de 2008, l'Estival du TPA. «En plus de présenter des spectacles, je mets l'accent sur l'accueil d'artistes et de compagnies en résidence. Avec une structure comme la nôtre, qui a une certaine taille — probablement la plus grosse hors Québec si on parle de budget

— il me semble que c'est important de s'ouvrir aux autres, aux jeunes créateurs et à la recherche», explique Maurice Arsenault, qui cherche toujours à provoquer des rencontres artistiques.

Le TPA accueille des compagnies pour des résidences d'artiste et offre des camps d'art dramatique. «Les compagnies de théâtre ne sont pas nombreuses dans le coin; nous ratissons donc large, surtout que nous avons un mandat provincial. Nous essayons de viser la grande qualité et de favoriser la pluralité d'approches artistiques.» Le directeur précise que la salle de spectacle du TPA, comme bien des salles au pays, n'est pas encore rentable. C'est connu, les organismes culturels ont très peu de ressources financières. «La salle est un outil tellement important pour la compagnie, mais elle nous coûte plus cher qu'elle ne nous rapporte; alors le TPA essaie par tous les moyens de rendre la gestion de la salle plus efficace.»

Le public

Vu que les Francophones sont éparpillés sur le territoire du N.-B., la diffusion des spectacles du TPA demeure un défi financier immense. La compagnie souhaite accroître le nombre de ses tournées afin de fidéliser son public. La ville de Caraquet ne compte qu'environ 5000 habitants. «C'est peut-être notre plus grand défi en comparaison avec des compagnies qui œuvrent dans des grandes villes. Nous devons nous déplacer pour rejoindre les Francophones, ce qui fait que nous avons besoin de plus d'argent pour les déplacements, l'hébergement, la nourriture, le transport, etc...», mentionne Maurice Arsenault. Celui-ci aimerait que le TPA arrive à tourner davantage au Nouveau-Brunswick. L'obstacle premier à cet égard est le manque d'argent. Quand une compagnie de théâtre sort de sa province, elle reçoit de l'aide à la tournée du Conseil des Arts du Canada, mais quand c'est pour voyager à l'intérieur du territoire, il n'y a pas de programme de subvention. «Quand nous allons dans une quinzaine de villes, ce n'est pas comme si nous offrions 15 représentations dans une même ville. Nous devons presque monter une campagne de promotion dans chaque ville.»

Le directeur du TPA travaille à la structure du financement afin d'accroître la présence de la compagnie dans les différentes régions et ainsi développer une habitude chez le public. Avoir un lien étroit avec le public est un travail qui exige des ressources, rappelle-t-il. «Les sociétés culturelles et les structures d'accueil n'ont pas beaucoup de moyens, il y a un travail à faire pour les renforcer. Plus nos partenaires et nos diffuseurs seront forts, plus ce sera possible pour nous de leur offrir des spectacles.» ■

Sylvie Mousseau est journaliste à L'Acadie Nouvelle depuis 1989. Après avoir couvert l'actualité dans le nord du Nouveau-Brunswick pendant huit ans, elle est maintenant journaliste culturelle à Moncton. Elle a publié des textes dans la revue Livre d'ici à Montréal.